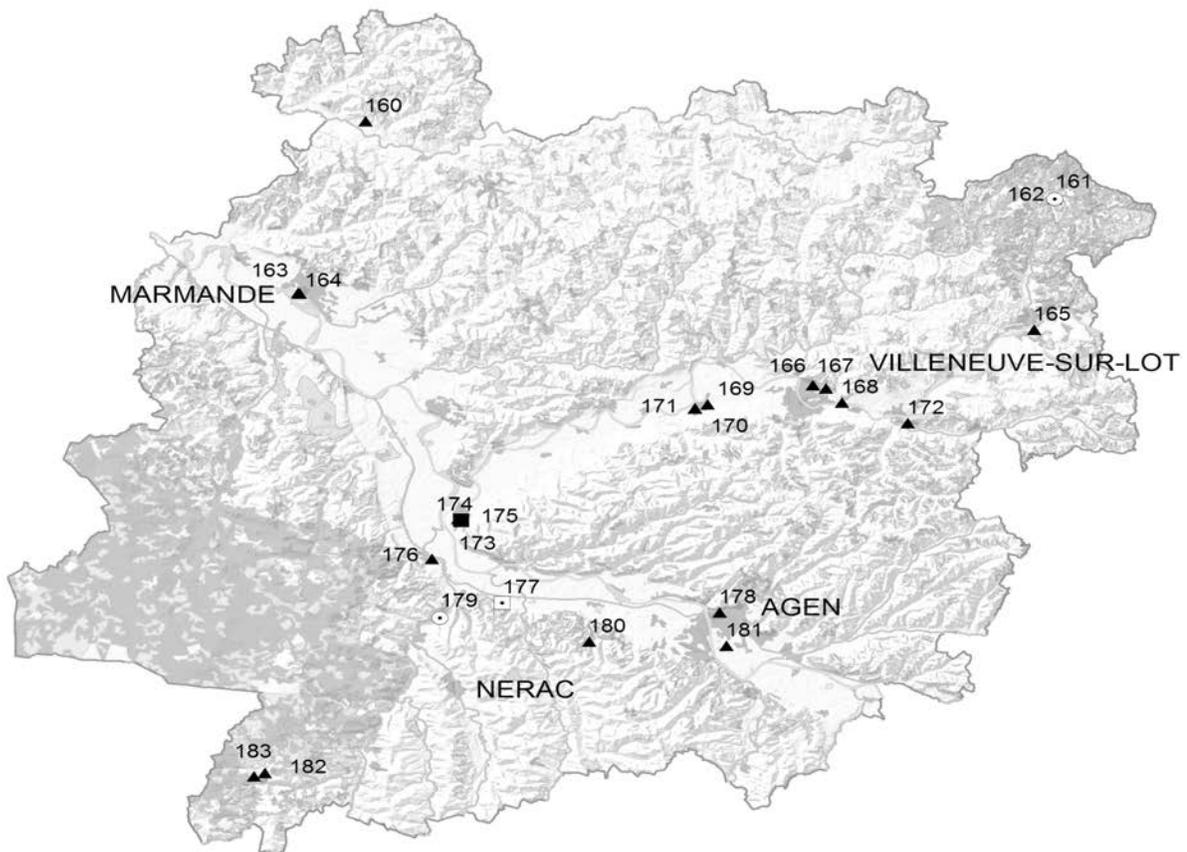


# AQUITAINE LOT-ET-GARONNE

# BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

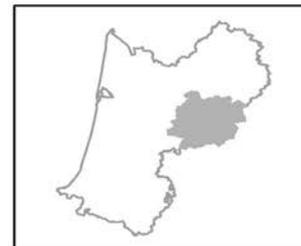
2 0 1 1



- fouilles préventives
- ◻ fouilles programmées
- ▲ diagnostics / sondages
- prospections / relevés / analyses études documentaires
- \* P.C.R.



0 10 20 40 Kilomètres





N° Nat.						N°	P.
025768	AGEN	Gare SNCF	Didier RIGAL	INRAP	OPD	178	158
025935	AIGUILLON	Rues Claude Debussy et du 19 mars 1962	Frédéric PRODEO	INRAP	OPD	175	158
025831	AIGUILLON	A Grand Jean	Frédéric PRODEO	INRAP	FP	174	160
025758	AIGUILLON	Peyrelongue	Gérard SANDOZ	INRAP	OPD	173	162
025852	BLANQUEFORT-SUR-BRIOLANCE	Le Château	Yannick ZABALLOS	BEN	SU	162	164
026063	BLANQUEFORT-SUR-BRIOLANCE	Le Château	Gilles SERAPHIN	EP	RA	161	165
025867	BOE	Lamothe Magnac	Jean-Michel MARTIN	INRAP	OPD	181	166
025834	BRUCH	Saint-Martin	Isabelle CARTRON	SUP	FPr	177	168
025819	BUZET-SUR-BAISE	Saint-Martin	Philippe COUTURES	MCC	SU	176	168
025926	DURAS	Le Petit Sainte-Foy	Gérard SANDOZ	INRAP	OPD	160	170
025761	MARMANDE	Front Sud de Ville	Wandel MIGEON	INRAP	OPD	163	170
025939	MARMANDE	Square du château	Hélène MOUSSET	MCC	SD	164	172
025927	MONTAGNAC-SUR-AUVIGNON	La Reyre	Patrice CAMBRA	MCC	SU	180	173
025764	PENNE-D'AGENAIS	Rue de la Recluse	Philippe CALMETTES	INRAP	OPD	172	173
025760	SAINT-VITE	Mayne	Frédéric GRIGOLETTO	INRAP	OPD	165	174
025766	SAINTE-LIVRADE-SUR-LOT	Eglise de Sainte-Livrade	Benoît GARROS	EP	SU	170	174
025806	SAINTE-LIVRADE-SUR-LOT	Aménagement de la Place des Bois	Michel DAYNES	BEN	SU	171	175
025936	SAINTE-LIVRADE-SUR-LOT	Fonfrède Est	Gérard SANDOZ	INRAP	OPD	169	175
025771	SOS	Gueyze	Christian SCUILLER	INRAP	OPD	183	175
025853	SOS	Loustalet	Alexandra HANRY	INRAP	OPD	182	176
025872	VIANNE	Eglise Notre Dame	Séverine MAGES	COL	RA	179	177
025847	VILLENEUVE-SUR-LOT	Rue de l'Abbaye	Michel DAYNES	BEN	SU	167	178
025767	VILLENEUVE-SUR-LOT	Brignols Romas	Catherine BALLARIN	INRAP	OPD	168	179
025811	VILLENEUVE-SUR-LOT	Rue des Roseaux	Michel DAYNES	BEN	OPD	166	179

## AQUITAINE LOT-ET-GARONNE

## BILAN SCIENTIFIQUE

**Travaux et recherches archéologiques de terrain**

**2 0 1 1**

*Moyen Âge à  
époque contemporaine*

### AGEN Gare SNCF

La réalisation de quatre sondages mécaniques au-devant de la gare SNCF, située sur la bordure nord de la cité antique d'Agen, n'a pas permis d'atteindre et d'identifier de vestiges antérieurs à la fin de la période médiévale.

Un puissant mur à contreforts pourrait être lié à un aménagement de berge ou de défense, tandis qu'une autre maçonnerie se rapporte à l'époque contemporaine.

Bien que localisé à proximité de l'amphithéâtre, les résultats de ce diagnostic sont limités en raison de la puissante sédimentation liée aux cours d'eau proches, ainsi qu'aux apports de remblais modernes d'une puissance supérieure à 5 m destinés à assainir ce secteur.

Rigal Didier

*Second Âge du Fer*

### AIGUILLON Rue Claude Debussy et du 19 mars 1962

Les officines de potiers gauloises de « La Gravisse » à Aiguillon sont connues de longue date, et ont été revisitées dans les années 80, au travers d'une fouille programmée dirigée par A. Réginato.

Sur une surface d'environ 150 m<sup>2</sup>, cinq fours ont pu être fouillés, permettant de détailler leur architecture et leurs productions, remontant aux deux derniers siècles avant notre ère. En raison de ces découvertes, une vaste zone archéologique sensible est inscrite au PLU, et justifie la réalisation de diagnostics sous tout nouvel aménagement.

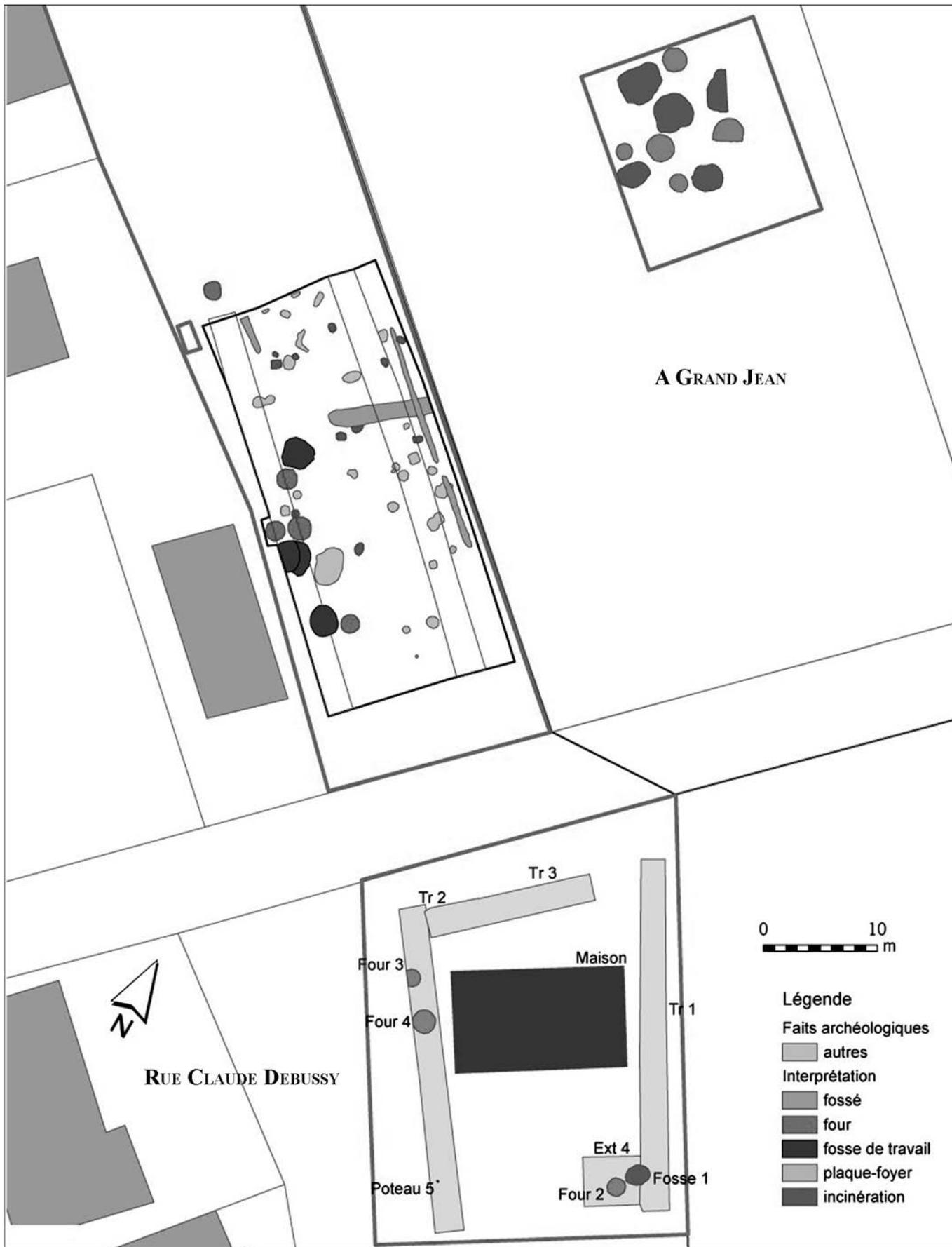
Au Sud de la fouille réalisée pendant l'été 2011, de l'autre côté de la route, une maison individuelle est en

projet sur une parcelle de 1000 m<sup>2</sup>. Elle a été sondée sous la forme de trois tranchées en périphérie, qui ont révélé trois fours de potiers.

De typologie similaire aux précédentes découvertes, et de datation proche, ils confirment l'extension de la zone des officines de potiers dans cette direction.

En revanche, aucune incinération du Premier Âge du Fer n'a été détectée, laissant supposer que la nécropole identifiée à moins de 50 m Nord ne s'étend pas sur le présent projet d'aménagement.

Prodéo Frédéric



## AIGUILLON A Grand Jean

Les officines de potiers gauloises de « La Gravisse » à Aiguillon sont connues de longue date, et ont été revisitées dans les années 80, au travers d'une fouille programmée dirigée par A. Réginato. Sur une surface d'environ 150 m<sup>2</sup>, cinq fours ont pu être fouillés, permettant de détailler leur architecture et leurs productions, remontant aux deux derniers siècles avant notre ère. En raison de ces découvertes, une vaste zone archéologique sensible est inscrite au PLU, et justifie la réalisation de diagnostics sous tout nouvel aménagement.

A l'emplacement d'une future maison individuelle, le diagnostic réalisé par M. Rimé a révélé la présence de cinq fours qui ont motivé la prescription d'une fouille archéologique. Elle a été réalisée pendant l'été 2011, sur une surface de 700 m<sup>2</sup>. Le décapage a permis de dégager quatre fours complets et une zone à caractère plus domestique, regroupant fossés, fosses, poteaux et foyers. Il a également révélé la présence d'une nécropole du Premier Âge du Fer, qui n'avait pas été détectée par les sondages.

La nécropole se compose de dix incinérations, réparties sur toute l'étendue de la surface décapée. Les fosses, aux limites difficilement lisibles, ont des dimensions inférieures au mètre et contiennent de trois à huit vases, donnant un total d'une soixantaine d'individus. Les restes humains se retrouvent généralement dans des jarres à col haut, bouchées par une jatte carénée disposée en couvercle. L'étude anthropologique de J. Rouquet montre la présence d'un seul défunt dans chaque tombe. L'urne funéraire est fréquemment accompagnée de dépôts céramiques (gobelets en bulbe d'oignon, pot sphérique, coupe) et de différents objets en bronze et en fer (poignard à antennes, fibules, pince à épiler, scalptorium), ainsi que d'autres objets plus originaux (fusaïole, griffe d'ours). Dans l'attente des précisions qu'apportera une étude complète (J.-M. Martin, en cours), et sur la foi d'un examen réalisé par Ch. Chevillot, l'ensemble pourrait être attribué au début du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

L'occupation gauloise montre une forte distinction entre une zone d'habitat et une zone artisanale, où se concentrent les quatre fours. La zone d'habitat, où les poteaux ne permettent cependant pas d'identifier

un plan architectural cohérent, se caractérise par des niveaux de sol aménagés par des apports de galets et de détritiques. Elle s'organise autour de segments de fossés aux remplissages riches en rejets détritiques.

Les quatre fours se concentrent sur une surface relativement restreinte. La fouille a montré un excellent état de conservation de ces structures, qui se composent systématiquement de deux parties : la fosse d'accès et le four proprement dit, reliés par un alandier non bâti, seulement creusé dans le limon du substrat. Le four présente une sole rayonnante construite sur un pilier central, parfois prolongé par une languette arrière. La sole se compose d'un nombre variable de rayons principaux (de 4 à 8) et d'autant de rayons intermédiaires. Les rayons principaux sont en limon luté, tandis que les rayons intermédiaires sont en grès, enchâssés dans les mortaises aménagées dans les parois. Le laboratoire du four a une forme tronconique évasée, avec un diamètre variant de 1,60 m à 2,10 m.

Les restes céramiques retrouvés en abondance ne sont pas des rebuts de cuisson, mais des rejets détritiques issus d'un habitat proche. Ils témoignent des cinq formes principales de la céramique commune locale : grands vases de stockage, pots à cuire, gobelets tronconiques, assiettes à lèvre épaissie et petit pot à profil en S. Plusieurs catégories de céramiques d'importations ont également été retrouvées : des amphores, de la céramique campanienne, et fait plus rare en Aquitaine, des céramiques peintes d'origine ibérique.

Grâce à leur excellent état de conservation, les fours abondent la connaissance de leur architecture, et permettent de mieux connaître les techniques de construction mises en œuvre. La réalisation de mesures d'archéo-magnétisme devrait préciser leur datation, qui doit se situer au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère. L'inventaire des estampilles propres à cet atelier montre une diffusion qui tend surtout à remonter les rivières : le Lot jusqu'à Villeneuve au moins, et la Garonne jusqu'à Toulouse, alors que Bordeaux n'a encore livré aucun exemplaire.

Prodéo Frédéric



Aiguillon - A Grand Jean. Clichés D. Barraud.  
Ci-dessus : sépulture à incinération - Ci dessous : four de potier.



## AIGUILLON Peyrelongue

Cette opération de diagnostic archéologique fait suite au projet de lotissement d'un terrain sur la commune d'Aiguillon, au lieu-dit « Peyrelongue ». L'intervention s'est déroulée du 11 au 12 janvier 2011.

L'emprise concernée (parcelle XB 9 p) couvre une superficie de 2900 m<sup>2</sup>. Huit tranchées ont été réalisées, représentant une surface de 305 m<sup>2</sup> c'est-à-dire 10,5 % de la totalité du projet.

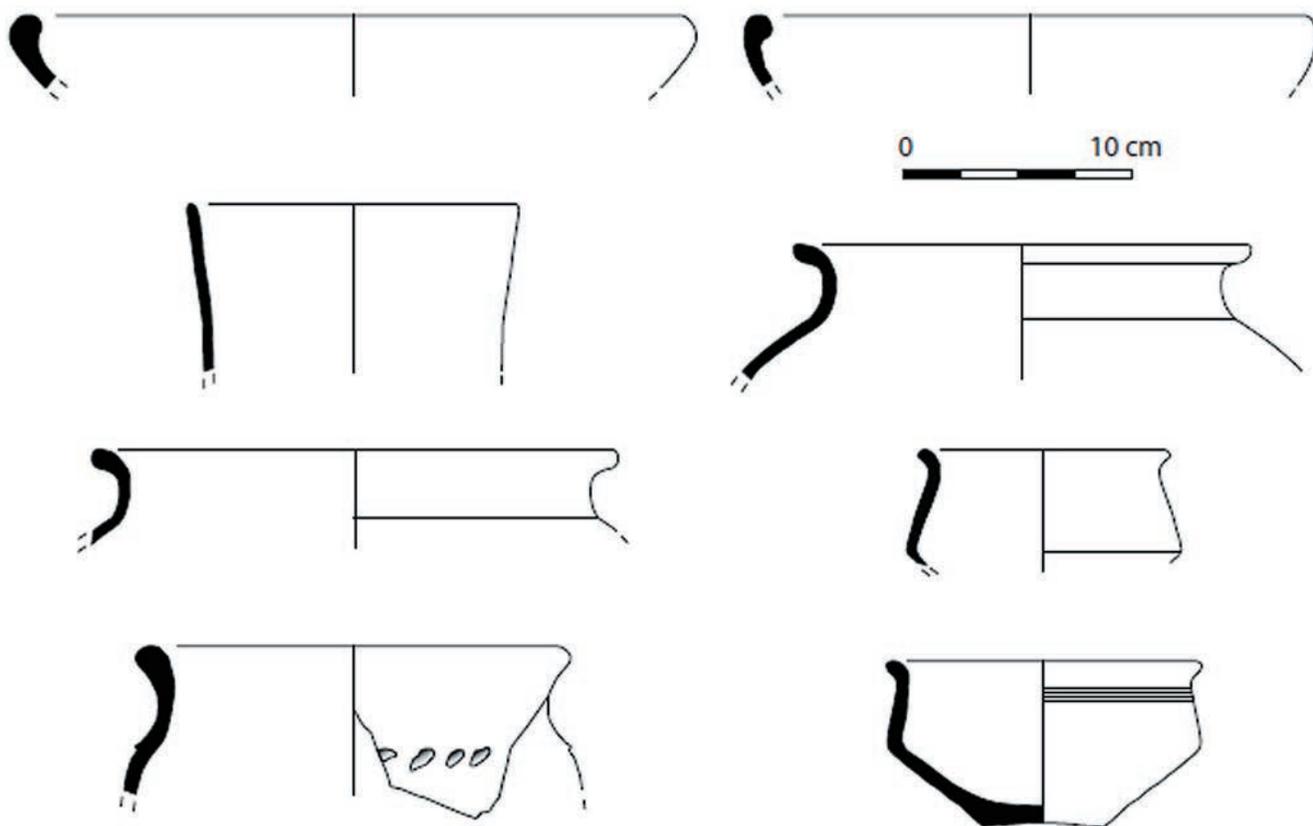
La découverte majeure de cette intervention réside en un probable four de potier (malgré l'absence de toute rubéfaction) d'environ 1 m de diamètre, relié par un petit conduit à une grande fosse-allandier.

Le mobilier recueilli en assez grande quantité se rapporte à la période de La Tène C2/D1 et présente

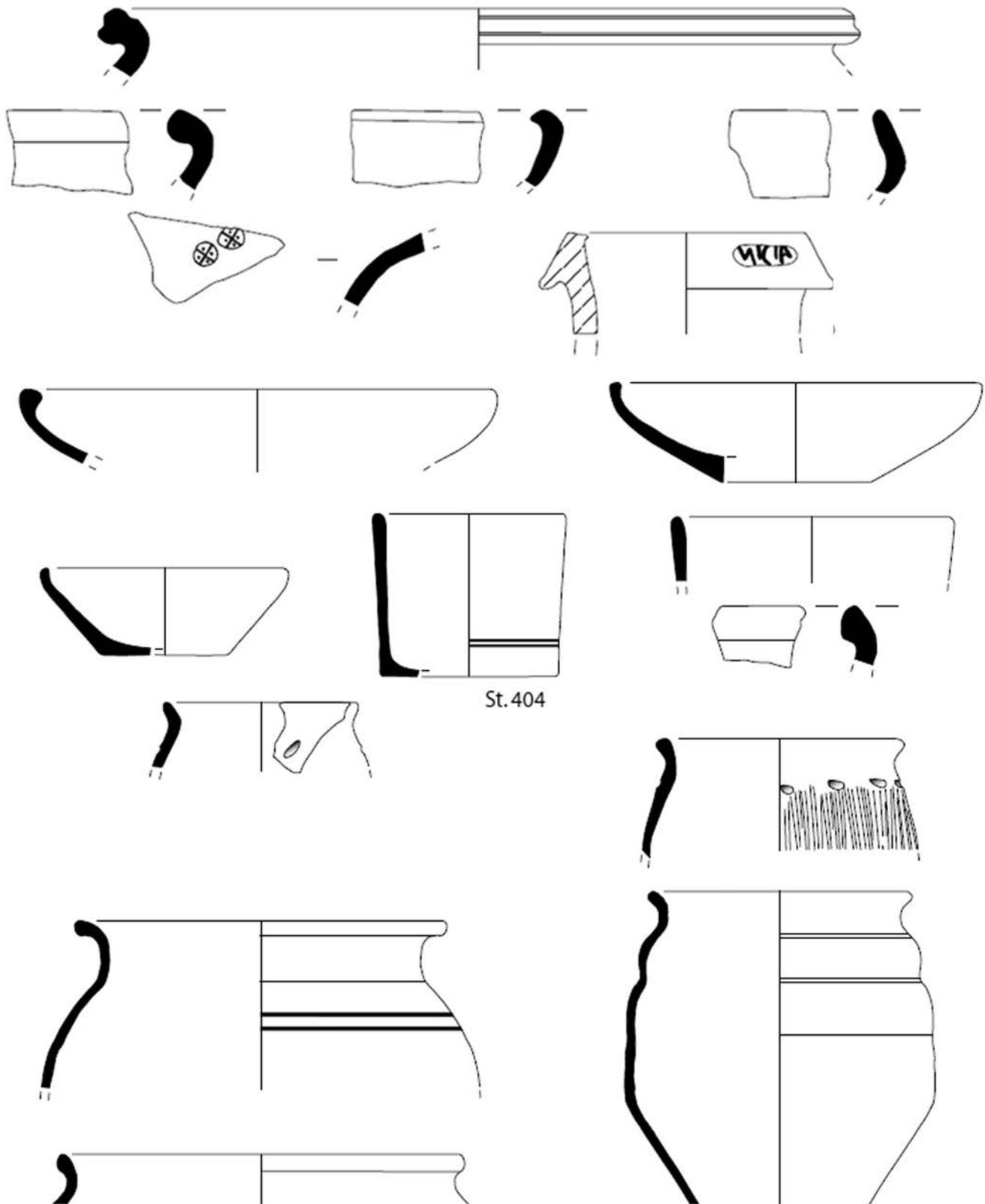
notamment, outre le répertoire habituel de cette époque (cf. fig. 2 et 3), une lèvre estampillée d'amphore italique Dressel 1A, un fragment de vase « raté de cuisson » et une estampille sur vase de stockage (cf. fig. 1) du type de celles déjà découvertes sur le site tout proche de « La Gravisse » (cf. Sireix 1994, *Officines de potiers du second Âge du Fer dans le sud-ouest de la Gaule*, in *Aquitania* Tome 12, 1994).

La présence de plusieurs fossés parallèles semblant border le site à l'est, suggère une extension probable de la zone de production dans la partie ouest du secteur.

Sandoz Gérard



Aiguillon - Peyrelongue.  
Fig. 3 : Mobilier de la structure 404 - Echelle 1/3.  
Dessins : Caroline Saint Olive-Sandoz



Aiguillon - Peyrelongue.  
Fig. 1 : Mobilier de la structure 101 - Ech 1/3 -  
Fig. 2 : Mobilier de la structure 402 - Ech 1/3  
Dessins : Caroline Saint Olive-Sandoz

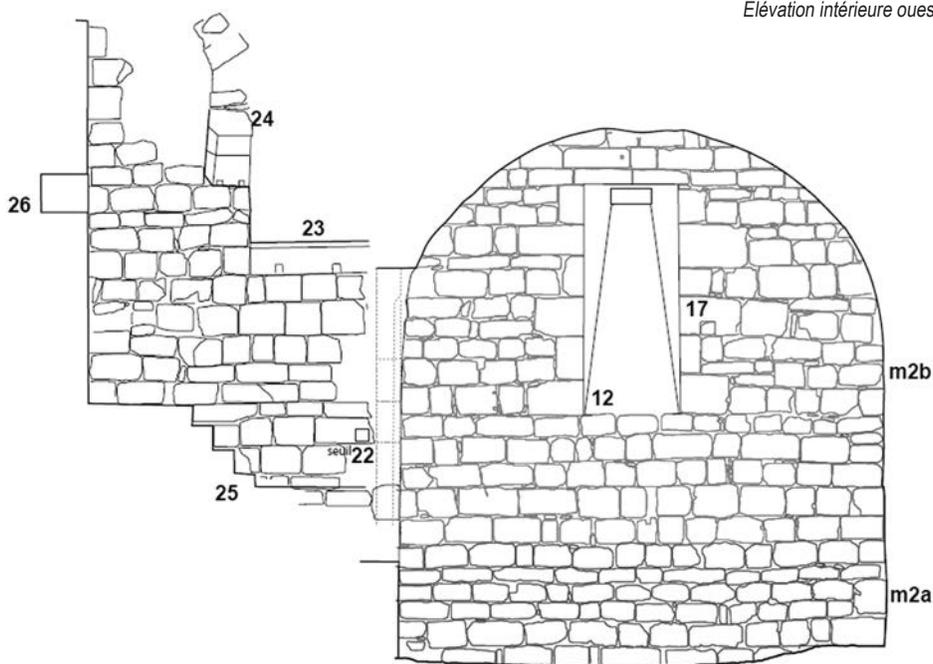
## BLANQUEFORT-SUR-BRIOLANCE Château de Blanquefort

Au cours du mois de juillet 2011 a été dégagée une ancienne salle voûtée enfouie dans les remblais d'une terrasse moderne implantée au XIXe siècle sur le front ouest du château. Ces travaux menés à l'initiative des propriétaires de l'édifice ont donné lieu à une opération de relevé. Seules deux élévations intérieures de la salle étaient dégagées au moment où le relevé a été effectué, une partie des remblais étant restée en place. Un ancien escalier d'accès reliant la salle à la terrasse a également été mis au jour à l'occasion de cette opération.

L'édifice présente des logis disparates dont les époques de construction s'échelonnent de la fin du XIIe siècle ou du début du XIIIe siècle, jusqu'au XIXe siècle. Une étude précédente avait fait ressortir la complexité des vestiges médiévaux dans lesquels furent identifiés deux tours maîtresses du XIIIe siècle, dont l'une avait été établie sur les vestiges d'un habitat légèrement antérieur (Séraphin 2007). Un logis de la seconde moitié du XIIIe siècle et un fragment de courtine crénelée sont également apparus au sein de cet ensemble, étoffé à la fin du XVe siècle puis largement rénové au XIXe siècle. Il a été supposé que ces vestiges avaient appartenu à une structure castrale comportant au moins deux centres de co-seigneurie et, probablement, un habitat subordonné constitué de maisons médiévales, réunifiés après coup dans l'édifice du XVe siècle (attribué à Bérenger de Roquefeuil vers 1480).



Blanquefort-sur-Briolance - Château, terrasse ouest.  
Elévation intérieure ouest de la salle voûtée et du palier de l'escalier d'accès.  
Photo G. Séraphin.



Blanquefort-sur-Briolance - Château, terrasse ouest.  
Détail de l'élévation sud et de la porte d'accès.  
Dessin G. Séraphin.



Le dégagement de la salle voûtée incluse dans la terrasse nord a montré qu'elle avait fait l'objet elle-même de plusieurs phases de reprises avant d'être remblayée. L'ensemble de la construction est attribuable au XIII<sup>e</sup> siècle ou au siècle suivant. Elle était accessible par une porte en arc brisé (en partie déposée), elle-même desservie par un escalier extérieur à la salle, longeant son élévation sud.

Des reprises de maçonneries et des accollements de parement montrent que la salle voûtée dégagée a probablement été réaménagée à partir d'un édifice antérieur en partie détruit et sans doute plus vaste. La porte en arc brisé qui lui donnait accès ferme de l'extérieur et se trouve donc aujourd'hui inversée par rapport à la logique habituelle. Il semble possible que cette inversion ait été réalisée au moment de l'adjonction de l'escalier droit et de la mise en place

de la voûte. Rien ne permet d'exclure que cette transformation, qui a condamné une ancienne venelle d'évacuation des eaux, soit contemporaine des aménagements de la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

L'examen des maçonneries extérieures de la terrasse ouest et de ses soubassements rocheux a montré que d'autres bâtiments aujourd'hui détruits, séparés des logis seigneuriaux par les dénivelés et par un réseau de venelles, avaient cohabité avec la salle mise au jour. Cette observation confirme l'hypothèse d'un habitat castral originellement plus complexe que ce qui apparaît aujourd'hui dans l'édifice actuel.

Séraphin Gilles

- Séraphin, G. Le château médiéval de Blanquefort-sur-Briolance, dans *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, t. LXVII – 2007, p. 113-134.

Moyen Âge,  
Époque moderne

## BLANQUEFORT-SUR-BRIOLANCE

### Château de Blanquefort

En enlevant du lierre sur le mur ouest de la grande terrasse du château de Blanquefort-sur-Briolance, les propriétaires ont fait apparaître une petite baie donnant sur une salle voûtée située sous la terrasse, à peu près en son milieu.

Aucun accès à cette salle n'étant connu, ni visible à partir de la petite baie, l'architecte chargé de la restauration accepta de faire percer un accès au travers de la voûte en faisant proprement enlever un claveau près de l'angle sud-ouest de la salle. Cette trappe permit d'accéder à la salle, dont le sol paraissait recouvert d'un remblai non tassé, et de découvrir une ancienne porte murée, dans le mur sud.

Cette porte fut démurée, ce qui provoqua l'effondrement partiel du remblai qui en bouchait l'accès du côté extérieur, créant un cône à l'intérieur de la salle. L'effondrement fit également apparaître ce qui semblait être un couloir ou une cage d'escalier, perpendiculaire à l'axe de la porte et se dirigeant vers l'est, parallèlement au mur de la salle. Les propriétaires souhaitant dégager le remblai de la salle et du couloir extérieur, pour en rétablir l'accès, il fut décidé une surveillance des travaux, qui devait durer trois jours.

Les travaux de déblaiement commencèrent par le dégagement de l'accès qui s'avéra être un escalier aux marches usées.

#### ■ **Comblement de l'escalier**

Sous le gazon, une dizaine de centimètres de terre de jardin contenant quelques éclats de silex (des retouches sur certains) ; puis remblai de démolition, essentiellement constitué de blocs de mortier orangé avec empreintes de pierres, sous une mince couche du même mortier, tassé ; ce mortier semble identique à celui des joints des murs et de la voûte de la salle ; enfin, au contact des marches, sur 20 à 30 centimètres d'épaisseur maximum, de la terre noire, légère, sableuse, non tassée, avec charbons de bois et scories.

Le déblaiement de la salle débuta par l'enlèvement du cône de matériaux effondrés en provenance de l'escalier extérieur, lorsque la porte avait été démurée. Ce qui permit de dégager, devant la porte, un petit escalier, grossièrement bâti, en partie au moins, avec des pierres provenant de l'encadrement démonté de la porte. Sous l'effondrement récent, il était noyé dans le remblai de terre noire de la salle et sa base reposait sur une couche de 20 à 30 centimètres de ce même remblai.

Durant le dégagement de ce petit escalier, deux sondages furent réalisés dans les angles nord-ouest et sud-est de la salle afin de retrouver le sol ancien et de déterminer l'épaisseur de remblai à enlever.



### ■ **Comblement partiel de la salle**

Une épaisse couche de remblai (environ 90 cm d'épaisseur) avec terre noire non tassée, identique à celle de l'escalier, et beaucoup de pierres (moellons entiers ou cassés, dalles calcaires lisses (dallages ?) ou brutes (lauzes ?) généralement cassées. L'une de ces dalles pourrait être un fragment de sarcophage.

La terre contenait, comme celle de l'escalier, du charbon de bois et des scories légères (plutôt de fours modernes, hauts-fourneaux), ainsi que des fragments de poteries sombres à décor d'engobe blanche (fin XVe siècle ou XVIe), ou vernissée (XVIe siècle ou XVIIe) ainsi que de la faïence blanche, peinte parfois, ou couleur café ou encore des « culs noirs » (XVIIIe siècle ou début du XIXe). Le remblai a également livré des pièces de monnaie (XVIe siècle et XVIIe).

L'inventaire précis et l'étude de ce matériel archéologique reste à faire. Malheureusement, mêlés à des déchets d'une forge, il est possible que les pierres et le mobilier ne proviennent pas du château. Il pourrait s'agir de matériaux provenant également de la forge, voire du village.

Mais on peut déjà conclure à un remblaiement contemporain du réaménagement du château par les Trubelle, propriétaires du château et de la forge de Blanquefort-sur-Briolance dans la première moitié du XIXe siècle, avec du matériel provenant — la terre au moins — de la forge.

Le sol primitif de la salle, quelques centimètres au dessous d'un ressaut visible dans les murs nord et sud, était constitué d'un mortier de même couleur que les joints de la salle (orangé).

Une très fine couche (de l'ordre du centimètre) de terre brun clair s'intercalait entre le sol de mortier et le remblai de terre noire, constituant un sol lié à l'utilisation de la salle ; mais aucun mobilier archéologique pouvant donner un indice sur l'usage précis de celle-ci ne lui était associé.

Cette salle paraît donc n'avoir que très peu servi (en contradiction avec l'usure des marches de l'escalier extérieur) ou pour un usage ne produisant pas de déchets. À moins qu'elle n'ait été régulièrement nettoyée.

Zaballos Yannick

Toutes périodes

## BOÉ Lamothe Magnac

La prescription de diagnostic archéologique fait suite au projet de réalisation d'un parc commercial situé sur la commune de Boé. L'emprise concernée couvre environ 8,80 ha et est située dans la basse plaine de la Garonne, au lieu-dit Lamothe-Magnac et à l'emplacement d'un manoir dont les origines remontent au Bas Moyen Âge.

L'opération révèle, sur le plan sédimentaire, une stratigraphie très homogène composée de limons puissants de presque 2 m d'épaisseur. Au sud de la zone, des paléochenaux modernes, indiquent une évolution récente du ruisseau Mondot qui s'écoule encore à quelques dizaines de mètres.

La topographie des lieux à l'époque moderne était très différente de la plaine que l'on observe actuellement : l'histoire locale nous apprend que des familles importantes de l'agenais ont édifié, dès le XIVe siècle, sur des éminences naturelles ou artificielles, de nombreux manoirs qui portent encore le toponyme « la Mothe » ; Lamothe-Magnac est l'un d'entre eux.

Si l'on exclut des structures de chauffe en galets et deux fosses à remplissage d'argile rubéfiée

isolées et mal datées, deux à trois groupes de faits archéologiques se détachent.

Pour le Néolithique, un horizon assez limité et bien localisé apparaît à faible profondeur. Le mobilier est exclusivement céramique, peu abondant et en mauvais état ; il est accompagné de quelques galets percutés. L'extension de cet épandage semble faible et l'hypothèse d'une datation tardive dans le Néolithique est avancée.

Le Second Âge du Fer est représenté par une vingtaine de tessons échoués en bordure d'une berge d'un des paléochenaux, donc en position secondaire.

Au Moyen Âge les restes d'un petit fossé daté du IXe siècle ont livré un peu de mobilier céramique et de nombreux nodules d'argile rubéfiée. Il constitue un bon indicateur de l'orientation du parcellaire qui ne semble pas avoir beaucoup évolué depuis cette époque. Le Moyen Âge classique n'est représenté que par une unique fosse contenant un mobilier céramique assez abondant datable du Xe-XIIIe siècle.

La période moderne qui est directement liée à la présence du manoir Renaissance a révélé un fossé des XVIe-XVIIe siècles interrompu au niveau de la



*Boé - Lamothe Magnac - Pavement d'époque moderne.*

cour du manoir. Il est orienté conformément aux axes principaux de la maison noble et semble faire partie du réseau fossoyé qui devait plus ou moins structurer l'espace autour de la propriété.

A proximité de la maison, un curieux dallage en pierre, à la mise en œuvre soignée et profondément enfoui, fait peut-être partie des restes des aménagements d'un jardin d'agrément (fabrique de

jardin, terrasse, socle de statue ?).

Un écart de niveau de 2 m est observé entre le sol de la cour du manoir, qui n'a pas évolué comme en attestent les seuils de portes, et le dallage, ceci conforte bien l'idée d'un édifice situé à l'origine sur un point haut.

Martin Jean-Michel

## BRUCH Saint-Martin

Découvert dans les années 1960, le site de Saint-Martin présente une occupation longue, de l'Antiquité à l'époque Moderne.

Toutefois, sur les 150 m<sup>2</sup> explorés en 2011, l'occupation se limite à l'Antiquité et au Haut Moyen Âge. Un ensemble de bâtiments de la fin de l'Antiquité, orientés sud-est/nord-ouest, a été mis au jour. Bien qu'il soit difficile de se prononcer sur leur fonction, ils pourraient appartenir à la *pars rustica* d'une villa à moins qu'il ne s'agisse seulement de bâtiments agricoles. Ces bâtiments ont ensuite été réoccupés, probablement rapidement, et réaménagés pour servir à abriter des sarcophages. Il est encore difficile de se prononcer sur la nouvelle fonction des bâtiments réemployés (enclos funéraires ou église ?) même

si un large espace rectangulaire a été privilégié pour l'installation de la majorité des sarcophages (estimation de 27 cuves sur 38). Ces sarcophages, dont quatre ont été fouillés, sont très bien conservés et appartiennent à au moins quatre types différents. L'activité de la nécropole pourrait s'inscrire ici entre le Ve et le VIIIe siècle.

Quelques traces d'une occupation plus récente (VIIIe-Xe siècle ?), de type domestique, ont été mises au jour au sud et à l'ouest, mais l'intérieur du grand bâtiment funéraire n'a pas été remanié après l'époque mérovingienne.

Notice issue du rapport d'opération fourni par la responsable Cartron Isabelle (Sup)

## BUZET-SUR-BAÏSE Saint-Martin

Plusieurs travaux de constructions ont débuté aux lieux-dits Lagneau/Saint-Martin dans un secteur pourtant expressément mentionné comme zone archéologique dans le PLU de la commune. Alerté le service régional de l'archéologie a mis en place dans l'urgence une surveillance des terrassements liés à la construction d'une maison individuelle et d'un garage.

Le suivi du creusement de l'assainissement, du vide sanitaire et des fondations a permis la mise au jour d'une zone sépulcrale. Vingt deux sépultures au moins ont pu être comptabilisées.

Ce sont toutes des inhumations en pleine terre dont l'orientation paraît être grossièrement est-ouest. Une plaque boucle en alliage cuivreux datable de la fin du Moyen Âge a été trouvée *in situ*.

Deux inhumations ont été découvertes dans les terrassements plus profonds liés à l'assainissement. Elles sont à 80 cm environ sous les autres sépultures et présentent une orientation différente.

A l'est de la parcelle, l'examen des côtés d'un chemin creux confirme l'extension du cimetière dans ce secteur. Un mur ou une fondation de mur constitué de gros moellons non équarris a été mis en évidence

au nord. Une monnaie du XIVe siècle a été trouvée à proximité.

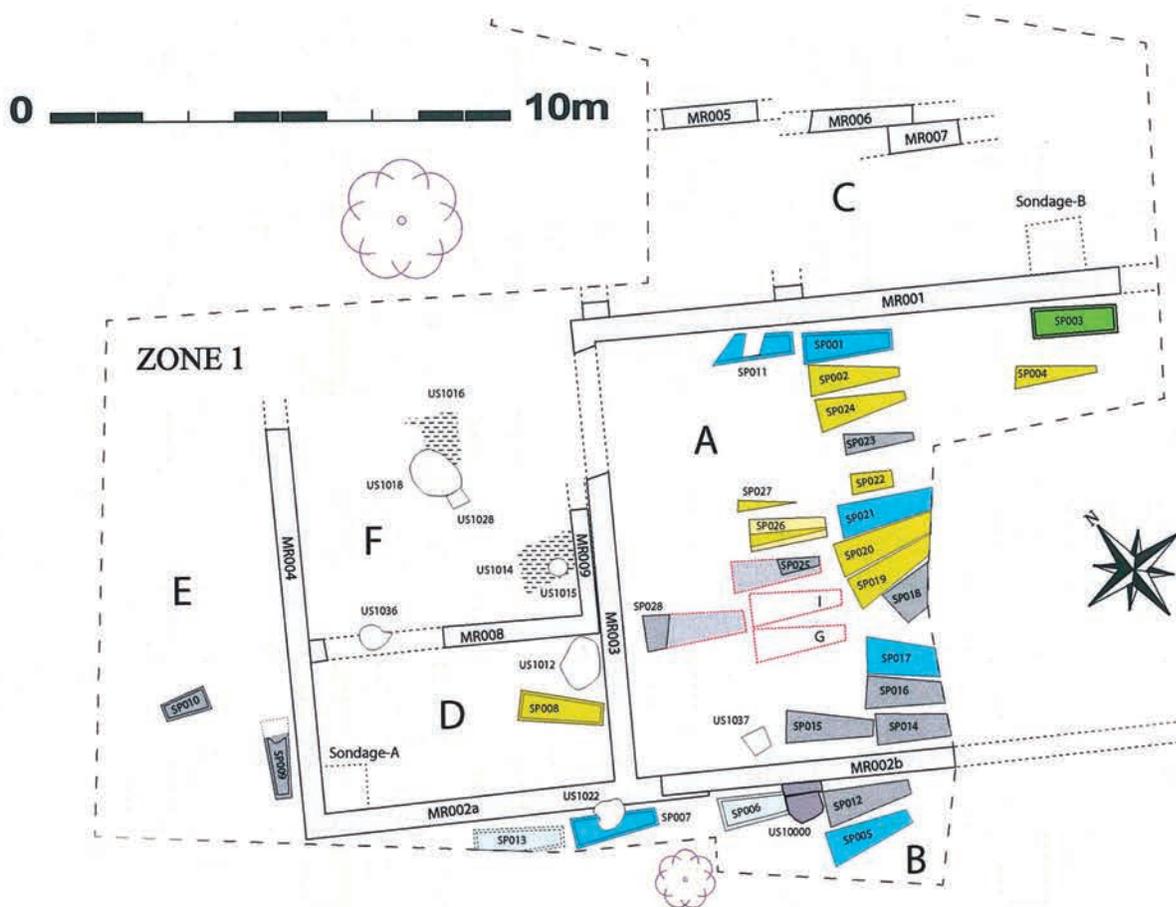
Les déblais ont fait l'objet d'une prospection électromagnétique. Outre une agrafe de lincoln, un lot d'une dizaine de monnaies essentiellement IIIe-IVe siècle a été récolté. On notera la présence de nombreuses *tegulae*, de céramique Bas-Empire et d'un élément lapidaire en marbre blanc.

Le prieuré bénédictin Saint-Martin est mentionné dès le XIe siècle et dépendait de l'abbaye de Saint-Sever de Gascogne.

La paroisse dont l'église est ruinée sur la carte de Cassini ne présentait pas d'élément visible sur le cadastre napoléonien. Le toponyme « Saint-Martin » sur le cadastre et sur la carte IGN, ainsi que la mention de découvertes anciennes de médailles antiques au même lieu-dit, restaient la seule source de documentation concernant la localisation.

Cette opération a permis de repérer de façon certaine la zone sépulcrale de la paroisse et de confirmer que l'édifice religieux s'est superposé à une occupation antique.

Coutures Philippe



Bruch - Saint-Martin.

Ci-dessus : Plan général de la fouille. Ci-dessous : Vue générale du secteur A.



## DURAS

### Le Petit Sainte-Foy

Cette opération de diagnostic archéologique fait suite au projet d'agrandissement d'une maison individuelle sur la commune de Duras, au lieu-dit « Le Petit Sainte-Foy ». La parcelle concernée couvre une superficie de 3416 m<sup>2</sup> dont la moitié seulement était accessible. Le terrain présente un pendage moyen entre le nord-est et le sud-ouest.

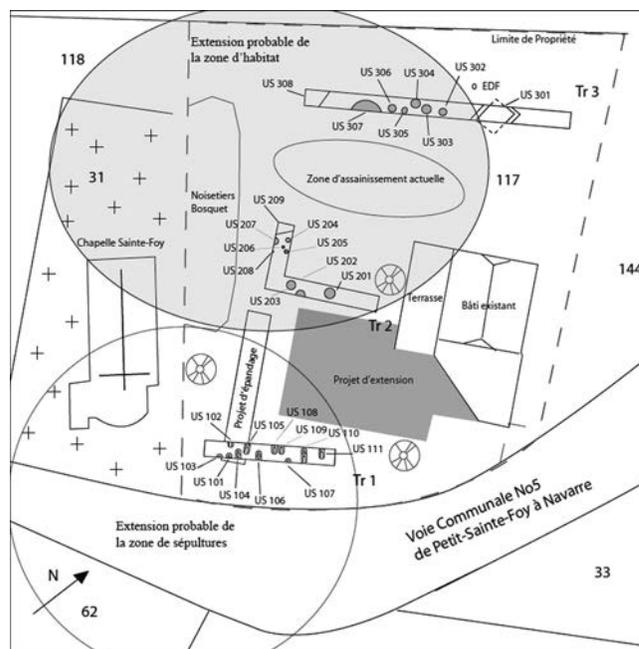
Trois tranchées ont été réalisées, représentant une surface de 167 m<sup>2</sup> c'est-à-dire 10 % de la zone réellement accessible.

On peut résumer le résultat de ce diagnostic en délimitant deux zones positives apparemment bien distinctes :

- une extension du cimetière médiéval lié à la chapelle dans le tiers sud-est du terrain à proximité du chevet de l'église, avec des tombes en pleine terre, sans cercueil, apparaissant à - 0,80 m dans la partie haute du terrain et à - 1,50 m dans la partie basse.

- un secteur d'habitat médiéval (Xe-XIe siècle), bien structuré et bien conservé, avec du bâti sur poteaux plantés (4 TP), des fosses-silo (8) et un probable fossé. Les structures apparaissent ici entre - 0,80 m (partie haute et moyenne) et - 1,20 m (partie basse).

Sandoz Gérard



Plan général des tranchées au 1/500e (G. Sandoz).

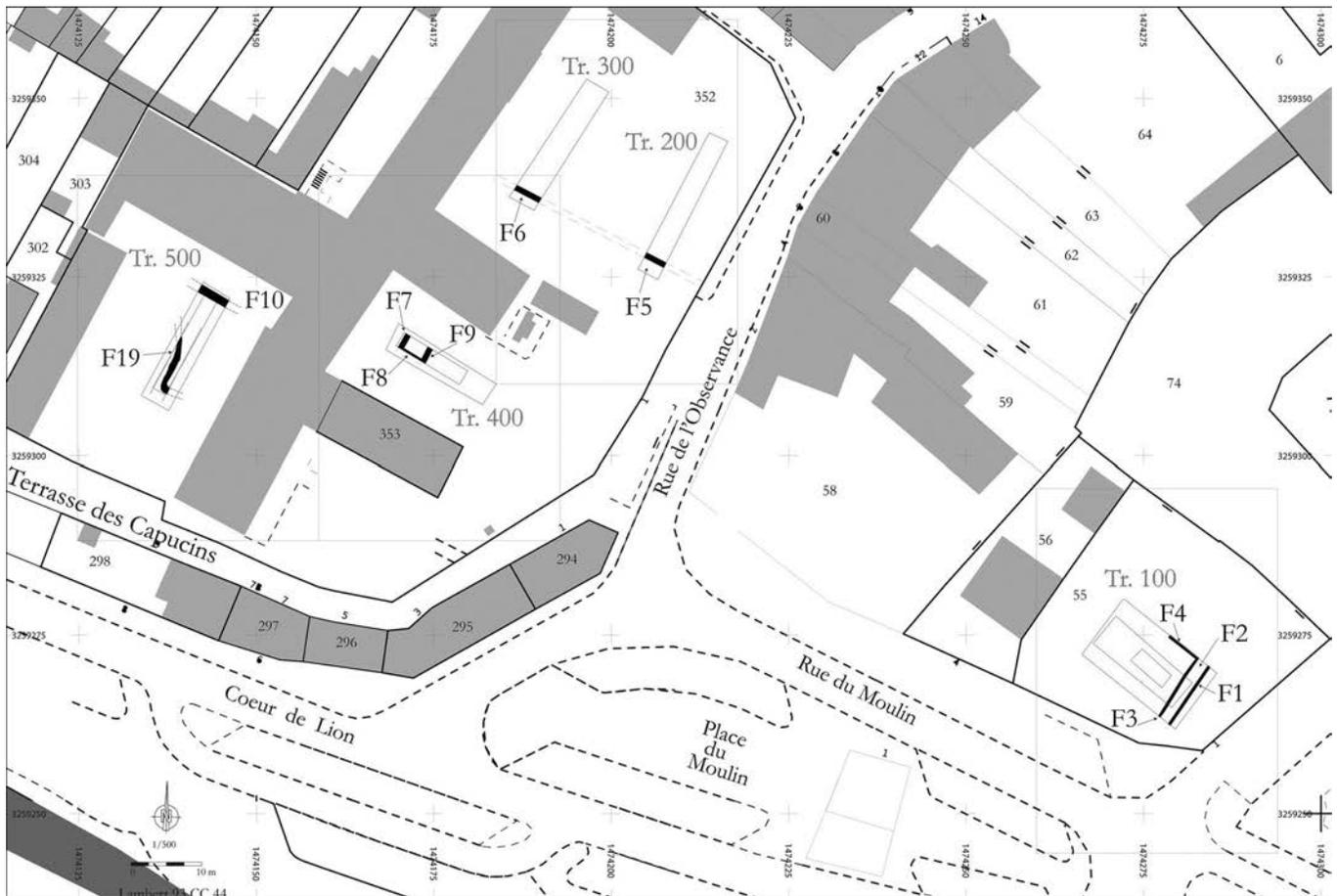
## MARMANDE

### Front Sud de Ville

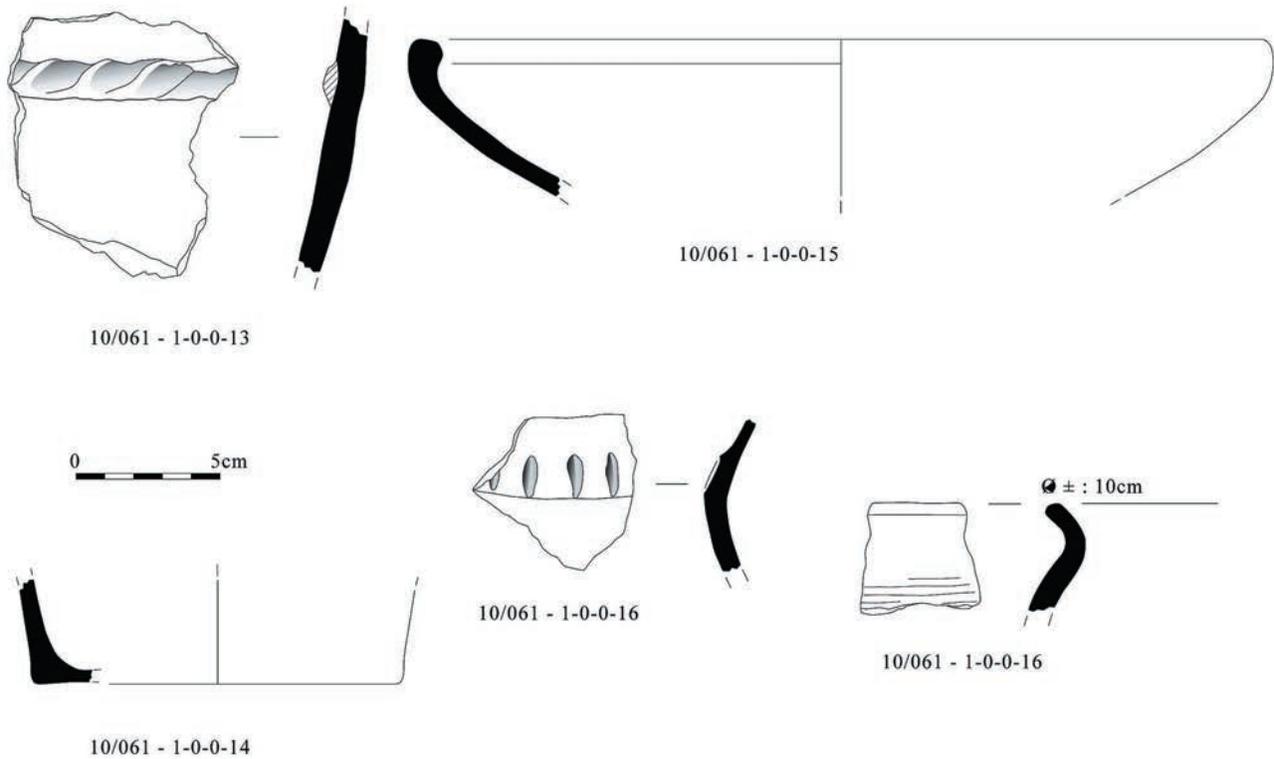
Une opération de diagnostic archéologique a été réalisée sur les emprises de deux parcelles du front sud de la ville de Marmande.

Cinq sondages ont été réalisés sur l'emprise dévolue aux projets d'aménagements urbains. Les observations paléoenvironnementales de nature sédimentologique et géologique ont été abordées de façon classique et pertinente afin de caractériser aussi précisément que possible la nature, la chronologie, l'extension spatiale et l'état de conservation des éléments du patrimoine archéologique compris dans l'emprise affectée par les futurs aménagement. Les indices archéologiques mis au jour concernent essentiellement deux sondages implantés dans deux parcelles distinctes.

Un premier sondage a été réalisé dans la parcelle ET55 attribuée à la première emprise explorée. Le sondage a recoupé une stratigraphie d'une amplitude supérieure à quatre mètres. Elle révèle une séquence présentant une dynamique alluviale dominante, mais qui voit peu à peu l'homme stabiliser le secteur dans un premier temps par des remblais massifs avant l'atterrissement complet de la zone. Si la notion de plate-forme d'activités portuaires ne peut pas être retenue, ces faciès révèlent néanmoins des aménagements de berges conséquents. Un matériel archéologique attribué aux XVIe et XVIIe siècles est piégé dans les remblais structurés ayant pour vocation de protéger le talus alluvial de l'érosion causée par les crues de la Garonne.



Marmande - Front Sud de Ville.  
Ci-dessus : Plan général des secteurs sondés. Ci-dessous : TR 500 céramique, échelle 1/1.



Ces travaux suggèrent le développement de la ville dans ce secteur à cette même période. La stratigraphie incluait au moins trois phases de remblais structurés dans un bon état de conservation. A la base de la séquence, le substrat calcaire apparut à 4,10 m (19,6 m NGF). Ce secteur a été exhaussé progressivement durant l'époque Moderne, laissant la place à une aire ouverte propice à la construction de bâtiments contemporains séparés par un chemin orienté nord-sud vers le fleuve. La découverte de ces aménagements de berges de la Garonne dans un premier temps, puis des rives de son lit majeur par la suite, semble confirmer l'extension de la ville dans ce secteur à proximité immédiate des rives de la Garonne depuis le XVIe siècle.

Quatre sondages ont été réalisés entre la Terrasse des Capucins et la rue de l'Observance. Les trois premiers ont mis au jour des structures en creux ainsi que des murs de bâtiments d'époque moderne. L'état de conservation des structures est bon malgré un arasement non négligeable. Leur localisation hors des zones inondables en partie haute de la ville, caractériserait un espace en cours d'urbanisation durant la période Moderne. L'orientation des structures,

leur mode de construction et leur chronologie semblent confirmer un développement urbain dans le quartier déjà envisagé précédemment.

Le diagnostic de l'emprise, à l'ouest de la parcelle, a révélé un potentiel archéologique important avec la découverte d'un site protohistorique. Le fond d'un fossé peu profond creusé dans les limons sableux du sol holocène renfermait du mobilier de la Tène Finale. Il est accompagné de plusieurs structures annexes. Il renfermait un fémur humain présentant des incisions profondes. La nature de l'occupation n'est pas tranchée. Les sols d'occupations sont tronqués par des structures en creux et des aménagements de l'époque Moderne. Le fossé de la Tène finale est orienté au nord et marque une courbe vers l'est. Le mobilier identifié se rapporte probablement à une occupation humaine mal définie vers la fin du II siècle av. J. C.

La découverte de structures archéologiques protohistoriques piégées sous les colluvions dans la partie ouest de l'emprise confirme bien la présence d'une occupation avec des aménagements positionnés depuis la Protohistoire sur les points hauts dominant la Garonne à Marmande.

Migeon Wandel

*Epoque moderne*

## MARMANDE Square du Château

D'après l'historiographie marmandaise, le château se trouvait à l'emplacement du square dit du Château, au sud-ouest de la ville et sur le rebord de terrasse dominant jadis la Garonne. Cette tradition s'appuie sur la lecture de plans de la fin du XVIIIe siècle, dont l'un en particulier désigne le site comme "place du château". Deux diagnostics récents ont été réalisés de part et d'autre (Scuiller en 2007 et Migeon en 2011) et n'ont livré aucun élément probant sur la proximité d'un édifice castral. Au vu de ces résultats, la municipalité a souhaité vérifier la tradition par un sondage archéologique, en une tranchée au centre du square, seul emplacement disponible. Après des niveaux argilo-limoneux, la grave a été rapidement atteinte. Peu de structures ont été rencontrées et

seulement à l'extrémité nord : un muret épierré contre lequel s'était amoncelé un petit dépotoir de la fin du XVIe ou du XVIIe siècle et, au même niveau, une large fosse comblée de matériaux de démolition ; un individu perclus d'arthrose avait été enseveli au fond de la fosse, sous le comblement, de manière opportuniste.

Aucun élément ne peut confirmer l'hypothèse de l'emprise d'une motte castrale et d'un château fort, ni dans ce sondage, ni dans les diagnostics voisins ; la réflexion sur la topographie historique urbaine est donc ouverte sur ce secteur confronté au déplacement de la Garonne entre la fin du XVIIe et la fin du XVIIIe siècle.

Mousset Hélène avec la collaboration  
de Coutures Philippe et Cambra Patrice

## MONTAGNAC-SUR-AUVIGNON

### La Reyre

La chapelle Saint-Jean de la Reyre a fait l'objet d'une opération archéologique particulière déclenchée par le projet d'aménagement d'un caveau familial dans l'enceinte de la nef à ciel ouvert.

Cet édifice élevé au XI<sup>e</sup> siècle est constitué d'une nef unique d'une vingtaine de mètres de long sur sept de large, terminée par une abside semi-circulaire. Le mur occidental avec son ouverture en arc brisé est surmonté d'un clocher pignon percé de trois ouvertures vides. Un historique familial rédigé par l'abbé Alfred Dubernet (1840-1929), place la chapelle de la Reyre sous l'influence d'une dévotion à Sainte Quitterie, la martyre céphalophore d'Aire-sur-l'Adour mentionnée pour la première fois dans le Martyrologe de Saint-Sever au XII<sup>e</sup> siècle.

Le bulletin des amis des côtes de Buzet de 1974 fait état de la présence d'un cimetière conservé comme domaine public, puis désaffecté par décision du conseil municipal de Montagnac le 13 mai 1827. Un bosquet de chênes forme un écrin de verdure isolé dans un paysage vallonné.

Achetée comme bien national en 1796 par M. Dubernet, notaire à la Reyre, cette chapelle accueille les dépouilles de la famille qui en fit un lieu de sépulture privé. C'est à l'occasion du creusement d'un second caveau que le service régional de l'archéologie a été saisi d'une déclaration préalable.

Une fenêtre de 2,45 m x 1,66 m x 1,93 m de hauteur pratiquée dans le sol de la chapelle à l'aide d'une mini-pelle a mis en évidence sous - 0,20 m la présence d'un pavage de pierres appareillées à joints vifs. Ce sol déposé, un niveau de grave argilo-sableuse a livré de nombreux vestiges humains disparates sans connexions articulaires. Ce n'est qu'au contact d'un dépôt alluvial ancien que les indices d'une inhumation en cercueil ont été relevés associés à des réductions classiques crânes et os longs.

Cette stratigraphie a nourri dans un premier temps une hypothèse de mortalité en masse. En effet le bulletin des amis des côtes de Buzet rapporte un épisode de peste en 1631 dont la famille Dubernet fut la seule à réchapper au hameau de la Reyre. Cependant l'inhumation dans l'enceinte d'un édifice religieux est une pratique d'exception. C'est donc une plaque commémorative apposée à l'entrée de l'édifice mentionnant la continuité du lieu comme chapelle funéraire depuis le XVI<sup>e</sup> siècle qui a replacé ces vestiges humains dans une lignée familiale. Le niveau de sépulture en place présentant une connexion articulaire et des bois en bon état de conservation, était le dernier niveau d'inhumation à - 1, 25 m, probablement celui du XIX<sup>e</sup> siècle.

Cambra Patrice

## PENNE D'AGENAIS

### Rue de la Recluse

La construction d'un « pool house » comprenant une maison sur pilotis et une piscine est à l'origine du projet de diagnostic rue de la Recluse à Penne d'Agenais.

L'emprise concernée, portant sur une surface cumulée de 445 m<sup>2</sup>, est située à flanc de coteau, sur une terrasse intermédiaire au sud du *castrum* de Penne dans l'ancien faubourg de la Recluse. La parcelle en lanière, occupée par un jardin, aboutit au sud sur le « chemin du rempart » mentionné sur le cadastre ancien de 1830. Cette localisation suggère

la présence possible sur cette parcelle de vestiges en lien avec l'enceinte médiévale ou bien en relation avec les importants terrassements qu'impliqua sa mise en place. La tranchée réalisée s'est avérée « positive » en mettant au jour sept structures en creux et un niveau archéologique non structuré contenant du matériel (céramique, faune, monnaie) de l'époque médiévale.

Notice issue du rapport final d'opération fourni par le responsable Calmettes Philippe (Inrap)

## SAINT-VITE Le Mayne

Cette opération de diagnostic s'est tenue du 18 au 21 janvier 2011. La prescription fait suite au dépôt d'un projet de construction de commerce déposé par la société SCI du Mayne. L'emprise, d'une superficie de 11600 m<sup>2</sup>, se positionne sur la terrasse Fv du Lot au lieu dit « Le Mayne ». Deux niveaux principaux ont été mis au jour :

Le premier se matérialise par deux fossés qui apparaissent sous les labours. Bien que du mobilier récent ait pu être identifié au sommet, quelques tessons de céramique et de l'amphore nous invitent à attribuer ces fossés à l'Âge du Fer ou à l'Antiquité.

Quelques pièces isolées proposent un niveau remanié attribuable au Paléolithique supérieur.

Un troisième niveau montre un débitage de lamelle et de lames. Le degré de préservation de ce niveau demande quelques précisions. Seul un décapage extensif apportera des réponses.

En l'état et avec les quelques éléments recueillis, nous attribuons cet ensemble au monde du Paléolithique supérieur.

Notice issue du rapport final d'opération fourni par le responsable Grigoletto Frédéric (Inrap)

## SAINTE-LIVRADE-SUR-LOT Église de Sainte-Livrade

La commune de Sainte-Livrade-sur-Lot s'inscrit dans le périmètre urbain de Villeneuve-sur-Lot à quelques kilomètres de cette dernière. La surveillance archéologique mise en œuvre autour de l'église a été motivée par la réalisation d'un projet de drain le long des murs gouttereaux avec un raccordement sur le réseau d'évacuation principal. Ce secteur a fait l'objet de plusieurs opérations de suivi ayant mis en évidence la présence de nombreuses inhumations des Haut et Bas Moyen Âge tels que des sarcophages monolithes et des sépultures en coffrage bâti. Ces résultats scientifiques sont à l'initiative de la prescription émise par le service régional de l'archéologie. L'une des finalités de cette investigation était de confirmer les séquences stratigraphiques entourant la mise en place des inhumations.

La faible cote d'affouillement et la présence de nombreux réseaux ne nous ont pas permis de tirer d'enseignements inédits. Cependant, ces découvertes restreintes tendent à confirmer les conclusions des interventions précédentes. Cela concerne notamment le secteur du portail de l'église ou plusieurs maçonneries

ont été repérées. Ces vestiges sont à mettre en relation avec les découvertes d'une opération datant de 2005 (Coutures, Stuz 2005), suggérant la présence d'un bâtiment antique.

Au cours de la fouille nous avons perçu une séquence d'accumulation sédimentaire hétérogène, s'apparentant à un remblai issu du remaniement de sépultures (démolition, ouverture, déplacement). L'absence de marqueurs chronologiques interdit de renseigner plus précisément ce niveau. Cependant, à la vue des tombes bâties en brique issues de ce contexte, il semble que cette phase de fréquentation du cimetière s'inscrive dans un intervalle compris entre le XIVe et le XVIe siècle. La fouille partielle des coffrages exclut la réalisation d'une étude exhaustive. Sur sept inhumations, dont une en pleine terre, trois sépultures contenaient des ossements déplacés.

Garros Benoît

- Coutures, Ph. ; Stuz Fr. Sainte-Livrade-sur-Lot, assainissement autour de l'église. *Bilan scientifique région Aquitaine*, 2005, p. 162-163, ill.



## SAINTE-LIVRADE-SUR-LOT

### Aménagement de la place des bois

Depuis de nombreuses années, les équipes municipales successives ont acheté tous les bâtiments d'un îlot situé dans le centre ancien occupé par des logements insalubres, des garages et des remises. Il est limité par la rue des Jardins au sud, la rue des écuries au nord et la rue d'Agen, à l'est ; la plus grande partie du bâti avait déjà été démolie depuis plusieurs années. L'aménagement de cet espace public comprenant une zone de stationnement et un espace vert a nécessité une surveillance archéologique.

Dès le XIXe siècle, l'abbé Castex signalait des murs en petit appareil rue d'Agen. Les travaux d'assainissement rue des Jardins avaient permis l'observation d'une fosse contenant de la céramique médiévale par J. Pons.

La surveillance des tranchées de pose des réseaux dans les rues des Jardins et des écuries n'a pas permis l'observation de structures en place, si ce n'est un égout bâti en brique toujours en service mais au tracé inconnu.

Le sol de ces rues étroites avait été complètement bouleversé par la pose des réseaux antérieurs (eaux, assainissement, téléphone).

Les déblais ont livré un important mobilier céramique dans une fourchette chronologique s'étendant du XIVe siècle à nos jours.

Daynès Michel

## SAINTE-LIVRADE-SUR-LOT

### Fontfrède-Est

Cette opération de diagnostic archéologique a concerné un projet de construction d'un centre de loisirs sur la commune de Sainte-Livrade-sur-Lot, au lieu-dit « Fontfrède-Est ».

La zone considérée couvre une superficie de 2400 m<sup>2</sup>. L'intervention s'est déroulée du 13 au 14 décembre 2011. Sept tranchées ont été réalisées représentant une surface de 275 m<sup>2</sup>, c'est-à-dire 11,5 % de la totalité du projet.

Aucune structure archéologique n'a été repérée. En revanche deux objets ont été découverts. Le premier provient de la tranchée 1, à 2,50 m de

profondeur, c'est-à-dire dans l'argile bleue. Il s'agit d'une hache polie d'origine néolithique.

Le second fut découvert dans la tranchée 3 à près de 0,50 m de profondeur, c'est-à-dire dans les limons remaniés. Il s'agit d'un élément circulaire de pilette d'hypocauste.

Etant donnée l'absence totale de vestiges ainsi que de mobilier céramique gallo-romain en contexte, il est probable que nous nous trouvions en dehors du périmètre de la villa.

Sandoz Gérard

*Haut Empire,  
Moyen Âge, Moderne*

## SOS Gueyze

Le diagnostic archéologique réalisé dans le cimetière de l'église Saint-Barthélémy de Gueyze s'est avéré positif. Il a permis de révéler la présence de vestiges de différents types qui se résument ainsi :

— des structures construites, sous la surface du sol, appartenant aux fondations des différentes parties du bâtiment cultuel et d'autres relevant d'un édifice antérieur en relation avec un système hydraulique

(type hypocauste) témoignant d'une occupation durant la période antique.

— un niveau de sépultures, constitué d'une tombe en coffrage de pierre et de tombes en cercueils, qui sont associées aux périodes médiévale et moderne.

— hors sondage : un couvercle de sarcophage en bâtière.

Scuiller Christian

Dans le cadre de l'aménagement d'une maison individuelle, l'opération de diagnostic archéologique a été réalisée sur 530 m<sup>2</sup> (soit 7,5 % de l'emprise prescrite par le SRA). Le futur projet est, en effet, situé dans une zone archéologiquement sensible de cette commune : le plateau de Loustalet/Peyroulet/Cantecarec situé en contrebas de l'*oppidum* des Sotiates. Les découvertes dans les neuf tranchées du diagnostic, tant en terme de vestiges (un niveau de sol protohistorique, des remblais antiques dans un talweg et trente structures archéologiques) qu'en terme de mobilier (431 fragments d'amphore et 693 tessons de céramique) témoignent d'une occupation dense de ce secteur au cours du Second Âge du Fer et du Haut Empire.

A l'ouest et au centre de la parcelle, un niveau de sol enterré sous colluvions agricoles accueille des structures en creux ou de combustion d'époque protohistorique. On dénombre cinq sections de fossés qui appartiennent probablement à trois fossés de bornage ou d'enclos. On notera l'importante richesse en mobilier d'un fossé qui a livré plus de 300 artefacts. Cette abondance laisse supposer la proximité d'un habitat de la deuxième moitié du 1<sup>er</sup> siècle a.C. (nombreuses Dr. 1B). En outre, parmi les 22 fosses repérées, nos investigations ont permis d'identifier un probable puits abandonné entre 40/30 et 10 a.C. et trois fosses d'accès à des fours ayant livré de la tuile à rebord (époque augustéenne ?). Les autres structures en creux correspondent soit à des fosses dépotoirs, soit à des trous de poteaux liés à des unités de production (atelier de potier) ou d'habitation (sans qu'aucune organisation spatiale ne se dégage). La présence de terre cuite rubéfiée (probable parois de four) dans le comblement de certaines fosses atteste, en outre, de la proximité d'une zone artisanale. Ces aires de combustion semblent donc appartenir à de petites unités de production de la fin du Second Âge du Fer (augustéen ?). Seule une fosse rubéfiée peut être

identifiée avec certitude comme la chambre inférieure d'un four de potier, le laboratoire de cuisson conservant une partie de son système de soutènement de la sole (deux ou trois luths horizontaux). Ces éléments laissent donc supposer que le secteur de Loustalet accueille une vaste zone à vocation artisanale et domestique de la deuxième moitié du 1<sup>er</sup> siècle a.C. (atelier de potier et habitat) sur ce plateau en contrebas de l'*oppidum* des Sotiates. La période augustéenne semble, de plus, correspondre à l'abandon de plusieurs aménagements dans cette zone. Toutefois l'ouverture limitée que procurent les fenêtres du diagnostic ne permet pas d'aller plus loin dans l'interprétation des vestiges.

Les deux tranchées les plus orientales ont, par contre, fourni des arguments qui attestent une occupation plus récente de ce secteur. Vestiges et artefacts vont dans le sens des observations déjà effectuées il y a un siècle lors de la construction de la ligne de tramway reliant Tonneins à Sos : dans une dépression naturelle (talweg non identifié alors) des structures gallo-romaines ont été aménagées. De plus, de probables niveaux de circulation (voire une voie) ont été repérés en 1912. Cette hypothèse est vérifiée par nos investigations qui mettent en évidence des niveaux de remblais antiques dans un paléochenal et des aménagements sans doute destinés à assainir cet espace. Ainsi, le niveau de circulation en cailloutis et fragments de terre cuite participe-il de cette volonté d'assainissement ?

Les découvertes sont moins spectaculaires que celles réalisées au début du 20<sup>e</sup> siècle (mosaïque, hypocauste...), mais le milieu humide qui renferme les vestiges archéologiques est prometteur et il reste à déterminer le type d'occupation antique lié à cette zone en bordure du talweg. Le caractère artisanal de la zone occidentale semble plus certain et concerne la période précédente (Second Âge du Fer - Augustéen).

Henry Alexandra

## VIANNE

### Eglise Notre Dame

En septembre 2011, le service régional de l'archéologie a prescrit une fouille localisée et une étude de bâti sur les pourrissoirs longeant le mur sud de la nef de l'église de Vianne.

Cette étude initiée par la mairie intervenait dans le cadre d'un projet de restauration et de valorisation de ces structures funéraires. Celles-ci, découvertes en 1938-1939 lors de travaux de drainage, avaient alors été fouillées.

Afin de comprendre la stratigraphie des structures bâties, l'opération a débuté par une fouille manuelle dont l'emprise était limitée à la zone des pourrissoirs. Deux strates ont pu ainsi être identifiées. La première est un remblai contenant de nombreux os brisés qui correspond au déplacement du cimetière dans les années 1960. La seconde sert d'encaissant aux pourrissoirs.

Ces sépultures, maçonnées avec un moyen appareil régulier, possèdent toutes des logettes céphaliques composées de trois pierres souvent posées de champs. Parmi les neuf pourrissoirs fouillés en 1938-1939, deux sont sous un enfeu. Ceux-ci ne possèdent pas, comme les autres sépultures, des dalles sur lesquelles venaient reposer les corps, mais deux poutres, éloignées d'environ 0,50 m, destinées peut-être à supporter une civière.

Lors de la mise au jour des soubassements des structures funéraires situées devant le portail sud, trois nouvelles structures ont été découvertes. La première, qui n'a pas été fouillée, semble aussi être un pourrissoir. Celle-ci a été tronquée de sa partie orientale lors de l'édification de l'église Notre-Dame. La deuxième tombe n'est pas bâtie mais creusée en pleine terre. Elle contenait des os longs, en bon état de conservation, plus ou moins en connexion, car coupée au Nord par la sépulture précédente. Au Sud, cette deuxième tombe est coupée par une troisième structure maçonnée et axée Nord-Est/Sud-Ouest.

L'étude de bâti a donc permis de mettre en évidence que les pourrissoirs sont antérieurs à l'édification



*Vue des pourrissoirs devant le portail Sud et des sépultures nouvellement mises au jour. Photo : S. Mages.*

de l'église au milieu du XIIe siècle. En effet, par leur position stratigraphique et par comparaison, ces structures funéraires pourraient dater du XIe siècle.

Enfin la présence d'une tombe en pleine terre, recoupée par deux sépultures maçonnées, permet d'émettre l'hypothèse de la mise en place d'un cimetière avec pourrissoirs à l'emplacement d'un cimetière antérieur.

Mages Séverine

## VILLENEUVE-SUR-LOT Rue de l'abbaye

L'église Evangélique construit un nouveau lieu de culte à Eysses, commune de Villeneuve-sur-Lot. Le programme comprend la réalisation d'un bâtiment, de 250 m<sup>2</sup> environ, des voies de circulation, des places de stationnement et des réseaux. L'emplacement du projet de construction se situe en bordure d'une voie antique située à proximité du centre de l'agglomération gallo-romaine d'*Excisum* (aujourd'hui Eysses). La parcelle est en culture depuis de nombreuses années. Depuis le XIXe siècle, de nombreuses fouilles, opérations de sauvetage, puis de diagnostics permettent de mieux connaître le site. Le début de l'occupation est daté du second siècle av. J.-C. Elle s'est continuée jusqu'à nos jours. Certains points restent cependant à préciser, comme la limite sud du site, l'habitat de l'antiquité, et la période de transition entre la ville antique et l'abbaye.

L'opération c'est déroulée en deux temps. Au mois d'octobre 2010, un diagnostic a été réalisé, puis lors des travaux, de juillet à octobre 2011 une surveillance a été mise en place.

### ■ Résultats du diagnostic

Le diagnostic a permis de mettre en évidence six phases d'occupation. La première phase se situe au premier siècle avant notre ère, où nous sommes en présence d'une zone d'habitat, caractérisée par des trous de poteau, des fosses, des niveaux d'occupation constitués de grave et de tessons de céramique d'importation (amphores céramique campanienne) ou locale et des traces de métallurgie du fer. Lors de la seconde phase, durant l'Empire, on construit deux bâtiments parallèles à la voie antique : le bâtiment A, dans la seconde moitié du premier siècle, puis à une époque postérieure le bâtiment B. Le mobilier associé comprend de la céramique d'importation (sigillée, amphores, lampes à huile) et de fabrication locale.

La troisième phase se situe lors de l'Antiquité tardive. Un troisième bâtiment, le bâtiment C, est construit avec des matériaux de récupération. Le sol d'occupation associé à ce bâtiment a livré de la céramique paléochrétienne de type D.S.P. et une monnaie de l'empereur Constant.

La phase quatre, appartenant à la période mérovingienne, est connue seulement par la mise au jour de cinq fragments de sarcophage appartenant à au moins deux cuves et un couvercle.

La cinquième phase concerne la période médiévale. Les structures mises au jour comprennent un silo, deux fosses et une zone de démolition du bâtiment A. La présence du silo mais aussi de mobilier céramique (pot à cuire, oules, cruche de type pégau) et de fusaïoles semblent indiquer un habitat proche. La démolition et l'épierrement pourraient correspondre à la remise en culture de la parcelle. Enfin la dernière phase correspond à une inhumation probablement lors de la période moderne.

### ■ Surveillance des travaux

Les travaux de terrassement ont été réalisés en deux phases, un décapage général jusqu'au fond de forme pour la voirie, les parkings et le bassin de rétention des eaux de pluie, puis dans un second temps l'ouverture des tranchées pour la pose des réseaux et le bétonnage des fondations du bâtiment. La surveillance de ces travaux a permis de réaliser une série d'observations qui a complété les résultats du diagnostic.

Elle a permis de confirmer une importante occupation protohistorique avec la présence d'une zone d'habitat (sols et fosses), d'atelier (traces de métallurgie du fer) et probablement d'une voirie constituée de grave et de tessons d'amphores. Le mobilier compte quelques monnaies, des couteaux, des fibules et un important lot de céramiques (amphores gréco-italiques, céramique campanienne de production régionale, *dolia* d'Aiguillon et locales).

Les nouvelles structures mises au jour ont permis de compléter le plan du bâtiment A et d'en identifier deux nouveaux, très arasés. La partie supérieure d'un puit bâti, bien appareillé, datable du Haut Empire a été partiellement reconnue. Sa fouille a été arrêtée à 1,30 m de profondeur pour des raisons de sécurité.

La fouille des niveaux médiévaux a permis d'identifier deux phases d'occupation. Lors de la première, un habitat se développe dans les ruines antiques. Il est caractérisé par la présence de trous de poteau, de sablières et de silos.

Au cours de la seconde, datée du Xe siècle par la découverte d'un denier d'Eudes de France, nous avons pu mettre en évidence de nouvelles structures liées à un habitat, foyer et murs, ainsi que de nouveaux silos. Ils sont ensuite remblayés avec des moellons de petit appareil, des fragments de *tegulae* et de sarcophages mérovingiens. L'un des silos a livré un élément de chancel décoré, en calcaire jaune, qui renforce l'hypothèse précédemment émise d'un bâtiment de culte dans les environs immédiats, mais dont la localisation reste encore à confirmer. La démolition des bâtiments antiques, l'épierrement, le remblaiement des silos avec les matériaux de construction (*tegulae*, moellons) pourraient correspondre à la remise en culture de la parcelle et à la réorganisation de l'habitat en association probable avec la fondation ou le développement de l'abbaye bénédictine. La mise au jour d'un important mobilier métallique (monnaies, couteau) et céramique (pots, couvre-feu, cruche de type pégau), devrait permettre d'affiner nos connaissances sur la céramique des IXe-Xe siècle dans la vallée du Lot encore à ce jour fort mal connue.

Daynes Michel

## VILLENEUVE-SUR-LOT Brignols Romas

Le résultat de cette opération de diagnostic est positif et complète en partie les données recueillies à l'occasion de diverses opérations archéologiques préalables dans ce secteur de la vallée du Lot.

Les vestiges mis au jour ici concernent cinq grandes périodes qui s'étendent de la Préhistoire récente à l'époque contemporaine. L'occupation n'est pas continue : elle se décompose en cinq grandes phases chronologiques séparées de hiatus plus ou moins importants.

Le Tardiglaciaire est représenté par une concentration de pièces lithiques localisées sur le rebord de la terrasse graveleuse. L'industrie lithique évoque l'extrême fin du Paléolithique supérieur. La nature de cette concentration reste incertaine. Toutefois, la faible densité de vestiges et la coexistence sur un même niveau de pièces lithiques remontant entre elles et de galets thermofractés suggère une occupation légère.

La validation des hypothèses chronologiques émises par l'étude du mobilier et par l'étude sédimentaire repose sur la caractérisation précise des industries. Or, en l'état actuel des découvertes à l'issue de ce diagnostic, cette détermination reste hypothétique.

Le Premier Âge du Fer est représenté par cinq structures assez dispersées sur la surface diagnostiquée. Elles sont localisées au sud-est de la surface et pourraient correspondre à une installation pérenne composée de fossés d'enclos délimitant une occupation dont seules des fosses à la fonction indéterminées ont été observées.

La Tène finale apparaît sous forme de fossés, de fosses et d'un épandage de mobilier concentrés au sud-est de la surface concernée. L'occupation correspondante est à vocation probablement agricole et se développe selon deux phases espacées d'environ un siècle.

Une série de structures appartient à la période protohistorique sans qu'il ait pu être possible d'en déterminer précisément la chronologie. Cet ensemble est composé de fossés, de fosses mais aussi de quatre puits et de deux foyers aménagés.

Le Moyen Âge est représenté par un silo isolé qui témoigne au moins d'une fréquentation du secteur à des fins agricoles entre le début du XI<sup>e</sup> et la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

Enfin, l'histoire récente est représentée par des fossés parcellaires

Ballarin Catherine

## VILLENEUVE-SUR-LOT Rue des Roseaux

Le projet de construction de trois maisons individuelles en périphérie ouest de l'agglomération gallo-romaine d'Exisum, aujourd'hui Eysses, a nécessité la réalisation d'un diagnostic archéologique.

Ce secteur est mal connu, la prospection n'ayant pas livré d'indices. Dans cette zone, à mi-pente des premiers sommets surplombant la vallée du Lot, les colluvions recouvrant les niveaux archéologiques peuvent avoir une épaisseur importante (1 m à Cantegerel). Le site était occupé par des jardins et les engins aratoires n'ont que peu ou pas perturbé ces niveaux. Ce diagnostic a permis de mettre en évidence deux phases d'occupation.

Dans le courant du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., on met en place des niveaux de circulation, on creuse des fossés et toute une série de fosses circulaires plus ou moins profondes contenant des tessons d'amphores italiques et des céramiques communes de production locale.

Ces structures pourraient caractériser une occupation domestique ou agricole gauloise contemporaine de la période de transition entre la

Tène finale et la conquête romaine. La présence d'un important lot d'amphore italique de type Dressel 1B, confirme une fois de plus le dynamisme des échanges commerciaux à cette période.

Au cours du milieu du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., lors d'une seconde phase d'occupation, une série de bases de piliers pour des poteaux de bois, à la limite est de la parcelle, pourrait marquer la présence d'une palissade clôturant la parcelle ou, plus probablement, d'un bâtiment antique à galerie de façade (non identifié) faisant face à un chemin ou une voie matérialisé par l'actuel Chemin des Roseaux.

L'identification de foyer, de bas fourneaux, de trous de poteau, de fosses, de niveaux d'occupations et leurs nombreux déchets, semble indiquer la présence d'une zone d'habitat et de structures artisanales associées au travail du fer. Ces structures contemporaines sont datées par le mobilier archéologique, dans une fourchette large, du milieu du I<sup>er</sup> siècle de notre ère.

Daynes Michel